



HAL
open science

Commercer avec les objets et les choses : perspectives anthropologiques

Thierry Bonnot

► **To cite this version:**

Thierry Bonnot. Commercer avec les objets et les choses : perspectives anthropologiques. Le pouvoir des listes au Moyen-Age II : listes d'objets/listes de personnes, 2020. halshs-03080373

HAL Id: halshs-03080373

<https://shs.hal.science/halshs-03080373>

Submitted on 17 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Commercer avec les objets et les choses : perspectives anthropologiques

Version auteur de Bonnot, Thierry : « Commercer avec les objets et les choses : perspectives anthropologiques », in Etienne Anheim, Laurent Feller, Madeleine Jeay, Giuliano Milani (éd.), *Le pouvoir des listes au Moyen-Age, II : Listes d'objets/listes de personnes*, Paris, éditions de la Sorbonne, collection Histoire ancienne et médiévale 171, p. 293-314. ISBN 979-10-351-0574-7. ISSN 0290-4500.

L'ambition de ce texte est d'introduire dans ce collectif le point de vue de l'anthropologie sur les objets, au prisme de la thématique des listes. Il s'agira de réfléchir aux objets matériels et à la façon de se les approprier en sciences sociales sans prétendre s'engager dans une histoire des rapports entre la discipline ethnologique et les objets, projet démesuré ici. La focale sera portée sur la tension entre l'étude ethnologique de la matérialité et la normativité muséographique présumant que le monde des objets serait extérieur au reste du monde social.

Cette tension, lisible à travers les perspectives critiques des spécialistes du domaine, permet de considérer le thème de la liste comme mise en ordre et en catégories des éléments matériels présents dans les sociétés. L'anthropologie s'est généralement assez mal accommodée de la liste comme outil de classification car elle est confrontée à des situations toujours labiles, incertaines, difficiles à mettre en série malgré l'ambition scientifique ayant animé les ethnographes dès l'origine. La découverte par les chercheurs, sur le terrain, d'objets résistant à tout classement a toujours constitué une caractéristique forte de la discipline qui perdure dans les études contemporaines sur les frontières entre humains et non-humains ou sur les technologies robotiques. J'évoquerai ces questions après avoir brossé un tableau d'ensemble des points de vue critiques sur la classification et la défiance de l'anthropologie à l'égard d'une vision étroite de ce que l'on nomme la culture matérielle, défiance bien antérieure à celle qui s'est exprimée dans les années 1980 à l'encontre des musées. Je reviendrai ensuite sur mes propres travaux, consacrés à des objets du quotidien devenus ou en phase de devenir patrimoniaux, en réfléchissant à l'écart entre les différentes listes auxquelles sont incorporés ces objets et la réalité du terrain, se donnant à voir dans le cadre de situations de rencontre et d'enchevêtrements entre différents états sociaux et naturels.

Anthropologie, objets, technologie

La discipline anthropologique s'intéresse aux objets depuis ses origines, d'où son étroite association avec les musées. La collecte, l'inventaire et l'étude d'objets issus des sociétés indigènes ont toujours fait partie des procédures de base de l'enquête de terrain ethnographique. La culture matérielle, notion forgée sur le modèle de l'archéologie, constituait l'un des axes de la méthodologie de l'enquête de terrain, avec la religion et les croyances, la parenté, la linguistique. Elle était l'une des catégories utiles pour ordonner le social tel qu'il se donnait à voir à l'enquêteur¹, dotant les objets d'un statut de preuve, de témoin solide dans chaque compte-rendu ethnologique, qu'il s'agisse de monographies, livres, articles ou expositions. Comme l'a écrit Jean Jamin, avec une formule qui aurait pu être la devise des musées d'ethnographie, synthétisant leurs implacables certitudes sur le monde, « l'objet ne peut ni mentir ni se tromper »². Ce point de vue positiviste a longtemps prévalu, convaincu de la solidité inébranlable de la base matérielle du savoir. Les objets et les techniques permettaient une mise en ordre du monde rapprochant l'anthropologie des sciences dures, contrairement aux autres champs

¹ Pour une vision d'ensemble de cette question, voir Tilley et al. (2006), Julien et Rosselin (2005), Schlanger (2012).

² Jamin (1985, p.61).

d'investigation de la discipline perçus comme moins fiables. Il serait pourtant abusif de cantonner les anthropologues à ce scientisme étroit, comme le montre un bref retour sur les textes des grands auteurs les plus reconnus de ce domaine.

L'ouvrage *Ethnologie générale*, dirigé en 1968 par Jean Poirier³, nous fournira une base de travail – sans prétendre qu'il s'agisse d'une référence absolue, mais en admettant que l'ouvrage dresse un état des lieux pertinent à un moment d'apogée pour la discipline. L'étude de la culture matérielle y était légitimement considérée comme une « discipline ethnologique » à part entière, au même titre par exemple que l'anthropologie physique et la linguistique. Autrement nommée « technologie culturelle », elle occupe dans l'ouvrage une place importante, distincte de l'anthropologie sociale et culturelle –social, économie, religion, éducation, etc.- ainsi que de l'ethnologie économique. C'est là une vision classique d'un certain partage des tâches et des objets de recherche : d'un côté les techniques, la matérialité, les outils, les ustensiles et leur production ; de l'autre, le social, le symbolique, l'économique. La culture matérielle est séparée de la culture tout court –la qualification d'immatérielle n'était pas alors usitée. Pourtant, si nous n'en restons pas à la table des matières et au découpage des chapitres, nous percevons chez les contributeurs de ce collectif des éléments significatifs d'une perspective plus subtile. André-Georges Haudricourt notamment, s'inscrivant dans l'héritage de Marcel Mauss auquel il attribue l'émergence de la technologie dans les sciences ethnologiques, affiche ses ambitions :

« Nous appellerons donc « technologie » l'étude de l'activité matérielle des populations, c'est-à-dire leur façon de chasser, de pêcher, de cultiver, de s'habiller, de se loger et de se nourrir. Marcel Mauss inclut dans la technologie, sous le nom de « techniques du corps », toutes les habitudes musculaires socialement acquises : façons de marcher, de s'asseoir, de dormir, de nager, de courir. Par là on dépasse l'horizon habituel de l'ethnographe, collecteur d'objets pour son musée, qui a trop tendance à limiter ses recherches aux procédés de fabrication et aux modes d'emploi de ces objets »⁴.

La critique de l'ethnographe collecteur d'objets est révélatrice d'une prise de distance avec toute catégorisation arbitraire, que la référence à Mauss permet d'ancrer dans l'histoire de la discipline. Car dès avant les années 1930, Marcel Mauss se démarquait d'une approche trop étroitement collectionneuse : « Une erreur de beaucoup d'ethnographes éminents est de se borner aux collections. Or, en dehors des objets, la façon de s'en servir est de la plus haute importance »⁵. Il constatait les carences des collections muséales, auxquelles manquaient les aspects physiologiques et psychologiques indissociables de l'apprentissage gestuel –dans le cadre du travail artisanal notamment. Jetant les bases de la technologie culturelle, Marcel Mauss avait cette intuition :

« Tout objet n'est qu'un moment de l'acte industriel. Il s'agit de replacer l'objet à son rang et à sa portion congrue, il faut replacer l'objet technique dans son industrie, l'industrie dans son métier, le métier dans la société. [...] Etudier aussi les idées mythiques mêlées aux idées techniques. Savoir ce qui se passe dans la tête des gens, au moment où ils emploient un objet »⁶.

Nous touchons là une question cruciale pour l'anthropologie, à la fois préoccupée par les pratiques les plus concrètes et par les pensées les plus abstraites, en tant que discipline pratiquant une forme de psychologie, « au sens ordinaire du terme » nous dit Gérard Lenclud, puisqu'elle tente « de

³ Poirier (1968).

⁴ Haudricourt (1968, p.731).

⁵ Mauss (2012, p. 297). Ce texte, publié aux PUF en 2012 et intitulé dans ce volume « Technologie », est la transcription de cours pris par Jacques Soustelle en 1927 et 1928, conservés dans les archives du Musée de l'Homme. Une synthèse des différentes notes de cours a été effectuée par Denise Paulme en 1947 sous la forme d'un *Manuel d'ethnographie* plusieurs fois réédité chez Payot.

⁶ Ibid., p. 300.

comprendre et de faire comprendre des conduites humaines »⁷. Il s'agit bien de « savoir ce qui se passe dans la tête des gens », pas seulement de considérer l'objet ou l'usage de l'objet.

Antipositivisme et culture matérielle

Tous ces arguments, issus d'époques et de contextes différents, ont comme fil directeur la tension entre l'approche naturaliste positiviste et l'appréhension réflexive et subjectiviste des situations, tension inhérente à l'anthropologie, traversant son histoire et structurant son épistémologie. Toute tentative de mise en système et de catégorisation doit être assortie de précautions sur les limites de l'exercice :

« La technologie s'intéresse, par définition, à la culture matérielle ; toutefois elle la déborde largement car une action technique ne peut jamais être considérée comme une fin en soi mais doit être raccordée à ce qui la justifie. [...] Cette remarque préliminaire devra rester présente à la mémoire tout au long des pages suivantes, car elles seront consacrées à une sèche énumération d'objets, de gestes et de procédés qui, si l'on n'y prenait garde, sembleraient suffisants par eux-mêmes comme apparaissent trop souvent des collections rangées dans des vitrines »⁸.

Paradoxe d'une anthropologie s'appuyant sur le musée comme peu d'autres sciences humaines tout en se défendant de prôner une vision muséographique du monde... Et même s'il s'agit de se comparer aux sciences de la nature, avec lesquelles André-Georges Haudricourt entretenait davantage qu'une familiarité, il convient de filer la métaphore avec rigueur :

« Les objets fabriqués par l'homme peuvent être comparés dans une certaine mesure aux êtres vivants produits par la nature. Mais l'objet tel qu'il se présente dans un musée n'est comparable qu'au squelette de l'être vivant ; pour le comprendre, il faut mettre autour de lui l'ensemble des gestes humains qui le produisent et qui le font fonctionner. Cet ensemble joue le rôle des parties mobiles de l'animal que le zoologiste doit connaître pour comprendre la morphologie des bêtes dont il étudie le squelette »⁹.

La classification des objets telle que la pratiquent les ethnographes collectionneurs et des muséographes –ceux que vise explicitement Haudricourt- ne saurait suffire à comprendre les sociétés humaines, objectif premier de l'anthropologie.

La critique de la classification rigide et de la mise en ordre typologique du monde social est presque aussi ancienne en anthropologie que l'intérêt pour les objets et les techniques, la critique de l'ethnographie muséale aussi ancienne que le musée d'ethnographie. Le contraste, sinon le conflit, perdue de façon fluctuante, se cristallisant autour de tel ouvrage, de tel musée, de telle théorie. La notion même de culture matérielle est en somme un fil rouge, comme une ligne de front entre les deux tendances. Elle a fait l'objet de nombreuses discussions critiques en anthropologie, depuis plusieurs années, principalement chez les francophones¹⁰. En effet les anglophones utilisent sans barguigner les termes *material culture studies* pour désigner l'ensemble des recherches menées dans différentes disciplines sur la matérialité, les objets et les techniques dans les sociétés¹¹. Mais les problèmes posés par le seul terme *culture* en langue française font que l'usage de cette même formule n'est jamais dénué de conséquences théoriques. Faute de pouvoir ici entrer dans les détails du débat, acceptons cette définition, qui relève aussi de la légitimation d'un champ de recherche :

⁷ Lenclud (2013, p. 19).

⁸ Michéa (1968, p. 823).

⁹ Haudricourt (1968, p. 802).

¹⁰ Voire exclusivement en France, car les Québécois n'ont aucun problème avec la traduction directe et automatique de *Material Culture* en *Culture matérielle*. J'ai développé cette question de vocabulaire moins anodine qu'il n'y paraît dans Bonnot (2014, p. 17 et suivantes).

¹¹ Tilley et al. (2006). Notons toutefois les tâtonnements assumés par Daniel Miller dans son introduction à Miller (2005).

« La notion de culture matérielle est un outil qui permet de passer par différentes échelles (du macro au micro, aller et retour) dès lors qu'elle ne se réduit pas à une somme d'objets qu'on trouverait dans une culture déjà donnée [...], dès lors aussi qu'elle est envisagée dans l'action de sujets sur l'action d'autres sujets, sur des matières et sur eux-mêmes »¹².

Il s'agit donc de se distinguer d'une caractérisation de la culture matérielle, héritée de l'archéologie et de l'ethnographie des origines, n'y voyant qu'un stock d'objets et de techniques attaché à un groupe social, à un espace ou à une époque donnée, opposable terme à terme à une culture immatérielle. De ce point de vue, objets et techniques doivent se penser dans l'action, en situation, les relations sujets/objets doivent s'étudier dans leurs influences réciproques. Globalement, une telle perspective anthropologique ne fait plus discussion, mais les anthropologues remettent à intervalle régulier le métier sur l'ouvrage¹³.

Il y a désormais un accord assez général en sciences sociales pour dépasser la définition positiviste de la culture matérielle, c'est-à-dire pour renvoyer la césure entre technique et social aux oubliettes des « débats éculés »¹⁴, comme l'a fait Pierre Lemonnier. Celui-ci, l'un des principaux animateurs du courant français de l'anthropologie des techniques de ces dernières décennies, appelle inlassablement à se concentrer sur la faculté qu'ont les objets à faire penser et à faire agir, donc à peser sur les relations sociales voire à les générer. Il défend une anthropologie de la culture matérielle qu'il définit comme « celle qui n'oublie pas de regarder les effets physiques des objets et des gestes, pas celle qui se contente d'étudier les discours et les interactions à propos des techniques »¹⁵. Si toutefois il existe une quasi-unanimité autour de ce point de vue, elle est due autant à la relecture des grands anciens qu'au tournant qu'ont constitué les années 1980, moment de bascule –voire de crise du savoir– pour l'anthropologie, mais aussi moment crucial pour le traitement des objets par l'anthropologie et ses musées.

Déconstruction et dynamitage des années 1980

C'est notamment chez James Clifford que nous trouvons les racines de ce bouleversement. Généralement identifié, avec George Marcus¹⁶ comme l'introducteur du postmodernisme en anthropologie, il a souvent appuyé ses arguments sur des critiques parfois corrosives du travail des musées, notamment du Musée de l'Homme. James Clifford s'appuie sur l'histoire de l'ethnographie pour en déconstruire le discours, en particulier en s'intéressant aux liens étroits qu'entretint la discipline avec l'art moderne et le mouvement surréaliste en France au début du XXe siècle. Il note que l'ouverture du Musée de l'Homme à Paris a entériné la mise à distance d'« un humanisme plus souple et moins autoritaire » qu'apportaient à l'ethnographie ses échanges avec l'art, lui faisant perdre une certaine audace et surtout la richesse polyphonique de l'humanité et de ses productions.

« Le but scientifique était plutôt de collecter des artefacts et des données ethnographiques et de les présenter dans des reconstitutions faciles à interpréter. Cela impliquait autant de perte que de gain. [...] Les sculptures africaines du Musée de l'Homme étaient présentées par région, avec des objets en liaison avec elles, leur signification interprétée de façon fonctionnelle »¹⁷.

La volonté d'asseoir solidement la discipline ethnologique sur des bases scientifiques avait poussé les fondateurs à forcer le trait de la catégorisation, à imposer une trame classificatoire serrée aux objets collectés puis exposés, à les tenir dans un carcan fonctionnel et identitaire strict. Mais il s'agissait

¹² Julien et Rosselin (2005, p. 106)

¹³ Bayart et Warnier (2004), Miller (2005), Julien et Rosselin (2009), entre autres.

¹⁴ Lemonnier (2012, p. 278).

¹⁵ Ibid., p. 280.

¹⁶ Clifford et Marcus (1986). L'ouvrage *Writing Culture* « ouvrait un espace pour de nombreuses discussions qui troublèrent durablement la conscience disciplinaire » selon Naepels (2012 p. 8).

¹⁷ Clifford (1996, p. 142). Article initialement paru en 1982.

bien, selon Clifford, d'une option intellectuelle et politique délibérée et non d'une évolution logique ou nécessaire de la discipline :

« Il n'est pas totalement fantaisiste de remettre en question ces classifications apparemment naturelles. Ce qui est en question, c'est la disparition du jeu perturbateur et créatif avec les catégories et les différences humaines, une activité qui ne se contente pas de présenter et de comprendre la diversité des ordres culturels mais qui, ouvertement, attend, permet et, bien sûr, désire sa propre désorientation. Une telle activité se perd dans la consolidation et la présentation d'un savoir ethnographique stable. Dans les années vingt, le savoir brandi par une ethnographie plus jeune, alliée au surréalisme, était plus excentrique, plus informel et plus désireux de disloquer les ordres de sa propre culture –la culture qui construisait les grands musées de la science ethnographique et de l'art moderne »¹⁸.

Si le retour critique de James Clifford sur l'histoire de l'ethnographie et de la muséographie visait les années 1930, l'impact fut également sensible dans les années 1980 auxquelles l'auteur proposait d'ailleurs des pistes de réflexion pour sortir de la compréhension étroite des objets que l'ethnologie entretenait encore soigneusement. Il appelait à une véritable mutation du regard sur les objets africains et océaniques qui « pourraient redevenir des *objets sauvages*, des sources de fascination ayant le pouvoir de déconcerter. Leur résistance au classement nous rappellerait notre manque d'assurance, les artifices que nous déployons pour rassembler un monde autour de nous »¹⁹. Ces objets avaient été, pour certains, collectés comme fétiches exotiques, mais ils étaient devenus les fétiches des Occidentaux eux-mêmes. Pour Clifford, ne pas en tenir compte posait un grave problème de légitimité scientifique à l'ethnologie.

Cette analyse sans concession trouva en Europe un relai muséographique concret au musée d'ethnographie de Neuchâtel –dont les expositions iconoclastes *Collections passion* (1982) et *Temps perdu, temps retrouvé* (1985) sont citées par Clifford- sous l'impulsion de Jacques Hainard. Celui-ci a dynamité la notion d'objet-témoin, non sans jubilation, en écrivant par exemple en 1984 : « La muséographie contribue à la manipulation au sens premier du terme [...]. Comprendre encore une fois les objets en les triturant à travers le bricolage, la récupération, la gadgétisation et la perversion, comprendre en rappelant combien **l'objet n'est la vérité de rien du tout** »²⁰. L'exposition et le livre s'intitulaient explicitement *Objets prétextes, objets manipulés* ; la phrase choc était en caractère gras dans le texte. Après cela, constate Jean Jamin, le statut de l'objet ne saurait plus rester le même : « Un objet n'est pas la simple expression ou concrétion d'une relation ; son existence matérielle pas plus que sa fonction ne préjugent de sa destinée culturelle »²¹.

[Retour de balancier : repenser le musée d'anthropologie](#)

La déconstruction critique des années 1980 était sans doute un tournant indispensable pour s'extraire d'un discours essentiellement hérité de l'époque coloniale et surtout prendre en compte pleinement la complexité des rapports entre les sociétés et leurs objets. Est-elle allée trop loin, décrédibilisant le musée comme outil scientifique et laissant le champ libre aux marchands du temple, orientant toute politique culturelle selon des critères de rentabilité, donc de chiffres de fréquentation avec ce que cela implique de concessions au ludique, au consumérisme, au divertissement pur ? C'est ce que semble penser Michel Colardelle, archéologue un temps directeur du Musée National des Arts et Traditions Populaires puis chargé de la préfiguration du MUCEM (Musée des Civilisations d'Europe et de la Méditerranée) de Marseille. S'il reconnaît les défauts du travail de médiation exercé par les musées,

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Ibid., p. 228. Article initialement paru en 1985.

²⁰ Hainard (1984, p. 189). Il reprendra vingt ans plus tard à peu près la même formule provocatrice dans un entretien avec Réda Benkirane et Erica Deuber-Ziegler : « Je ne crois pas à l'objet-témoin. J'ai toujours dit que l'objet n'était le témoin de rien du tout ». Benkirane et Deuber-Ziegler (2007, p. 125).

²¹ Jamin (2004, p. 9).

« simplificateur par essence »²² et nécessairement réducteur par rapport aux acquis de la recherche, Michel Colardelle dénonce les excès inverses, la déconstruction mettant en péril l'idée même d'un musée qui serait outil de recherche : « En effet, il est depuis une vingtaine d'années de bon ton, chez les archéologues comme chez les ethnologues, de considérer que "l'objet n'est la vérité de rien du tout" ou plus exactement qu'il apporte bien peu à la connaissance en profondeur des sociétés et de leurs cultures »²³. Il analyse cette position –on aura reconnu la sentence de Jacques Hainard– comme une réaction aux « excès de la typologie » et de la vision réductrice de l'objet-signe, témoin culturel univoque, mais il appelle à la mesure, car l'objet demeure une source d'information essentielle sur les sociétés humaines. Et même si sa valeur scientifique est inégale selon sa contextualisation et la faiblesse de la documentation qui l'accompagne, « faute de grives on mange des merles... » concède Michel Colardelle²⁴. On peut rester dubitatif quant à la portée intellectuelle de ce proverbe populaire, susceptible de légitimer toutes les approximations, tout en soutenant sur le fond cette virulente défense de la valeur scientifique du musée et des objets : malgré les contraintes normatives que fait peser le travail muséal sur la recherche en sciences sociales, et pour user d'une autre locution populaire, gardons-nous de « jeter le bébé avec l'eau du bain ».

A cet égard, il est significatif que l'anthropologue Nicholas Thomas ait récemment lancé un plaidoyer en faveur des musées d'ethnographie, « quoi que vous pensiez de leur histoire »²⁵. En étudiant l'histoire des rapports coloniaux dans le Pacifique à travers les échanges et la production d'objets, il a poursuivi le mouvement critique des années 1980 en développant une riche réflexion sur le rapport complexe à la matérialité, à rebours de la catégorisation figée par les musées d'ethnographie : « ...objects are not what they were made to be but what they have become »²⁶ peut être considérée comme une phrase clé de son ouvrage *Entangled objects*. Cette idée de devenir des objets n'impliquait pas seulement la prise en compte des transformations subies par les objets depuis leur collecte à l'époque coloniale mais aussi une perspective renouvelée sur le moment de la collecte en lui-même, souvent marqué par des rapports de force, donc par la spoliation et la constitution de véritables butins de guerre coloniale. Nicholas Thomas admet désormais que de nombreux objets furent fabriqués à l'intention des collectionneurs et ethnographes occidentaux, sans préjudices pour leurs usagers quotidiens : « Collecting, in other words, was sometimes a matter of appropriation, but often one of innovation and invention »²⁷. Le musée d'ethnographie devrait selon lui redevenir un espace de rencontre et de dialogue, comme l'a été parfois le moment de transaction entre collecteur ethnographe et indigènes. S'il est légitime, le débat autour de la restitution de certains objets par les musées occidentaux aux ex-colonisés ne doit pas faire oublier le rôle d'ouverture et d'enrichissement mutuel que parviennent à jouer certaines institutions contemporaines –qu'elles se reconnaissent ou non dans l'intitulé musée d'ethnographie. Les collections ethnographiques doivent être vivantes, c'est-à-dire représentatives de la diversité culturelle du monde contemporain aussi bien que de l'histoire impérialiste dont elles sont aussi, en grande partie, les héritières. Il n'y a dans ce texte de Nicholas Thomas ni reniement, ni autocritique, seulement une prise en compte des évolutions politiques, culturelles et sociales qui doivent nous permettre de penser à nouveaux frais les relations entre musées et anthropologie²⁸.

La critique des années 1980 visait à rendre compte résolument de la complexité de l'histoire des objets, sans escamoter leur rôle dans les rapports coloniaux et l'influence de ceux-ci dans la

²² Colardelle (2011, p. 141).

²³ Ibid. p. 142.

²⁴ Ibid. p. 143.

²⁵ Thomas 2016.

²⁶ Thomas (1991, p. 4).

²⁷ Thomas, 2016.

²⁸ On trouvera dans les travaux de Benoît de L'Estoile une analyse très proche (L'Estoile 2007, 2008).

constitution des collections ethnographiques. Elle est parvenue à faire accepter l'idée selon laquelle l'objet n'avait pas une signification univoque, mais un écho polysémique parfois foisonnant, nourri de son histoire, inscrite dans un réseau de rencontres et d'échanges, de conflits et de tensions, de dons et de commerce. L'ambition des musées d'ethnographie ou de civilisation est aujourd'hui de valoriser et de diffuser le plus largement possible cette polysémie. En France, une profonde recomposition a eu lieu depuis une décennie avec la création du Musée du Quai Branly, la refonte totale du Musée de l'Homme, la fin du Musée des ATP et l'ouverture du MUCEM à Marseille, l'inauguration du Musée des Confluences à Lyon : toutes ces institutions, malgré les critiques qu'elles peuvent générer, ont renouvelé l'image du musée d'ethnographie ou de civilisation, en cherchant à mettre en valeur les dynamiques sociales et interculturelles, à décloisonner musée et spectacle, arts et sciences humaines.

Construction des données en anthropologie

Cette évocation de l'histoire de la discipline anthropologique et de ses rapports avec les musées n'a que l'apparence de la digression par rapport à la problématique de ce collectif. Les questions qui y ont été soulevées permettent de comprendre qu'une science sociale ne saurait se contenter de considérer les objets comme de simples accessoires utilitaires, réductibles à une étiquette et ainsi intégrables à une liste, donc quantifiables et catégorisables comme des *données* de l'enquête au sens étroit du terme. En l'occurrence, ce vocable est un point crucial, comme a pu le montrer Jean-Pierre Olivier de Sardan renvoyant dos à dos l'anthropologie postmoderniste réfutant l'existence de données et une anthropologie positiviste prétendant collecter des données « en dehors » du chercheur :

« Bien évidemment, les données, au sens où nous l'entendons ici, ne sont pas des « morceaux de réel » cueillis et conservés tels quels par le chercheur (illusion positiviste), pas plus qu'elles ne sont de pures constructions de son esprit ou de sa sensibilité (illusion subjectiviste). Les données sont la transformation en traces objectivées de « morceaux de réel » tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur »²⁹.

Parmi ces morceaux de réel, il y a l'entretien ethnographique, dont il faut savoir maîtriser les biais qu'il produit et qui constitue une interaction sociale à considérer comme objet, mais il y a également des éléments plus tangibles, susceptibles d'être dénombrés, inventoriés, catégorisés. Les objets en font partie, mais leur constitution en données anthropologiques passe par la prise en compte du contexte de leur collecte et des récits qui peuvent leur être associés. Les objets ne sont jamais donnés à l'anthropologue « toute chose égale par ailleurs »³⁰ : l'enquêteur est mis en leur présence dans le cadre d'une situation qui fait partie des données à construire.

L'établissement ou l'utilisation de listes d'objets, de nomenclatures donc de mise en ordre et en catégories pose un problème d'appauvrissement du matériau d'enquête anthropologique. Ce constat relève de l'évidence : mettre en liste ou simplement décrire par l'écriture, c'est toujours réduire la complexité donc la richesse du réel, du foisonnement de la vie sociale. Jack Goody a montré comment la « raison graphique »³¹ n'était pas sans effets politiques et culturels. Il s'est notamment intéressé à la liste en tant que mode de réduction du qualitatif au quantitatif, travail d'abstraction et de décontextualisation. L'écriture de listes « rend plus stricte la définition des catégories [et] contribue à accentuer la dimension hiérarchique du système classificatoire »³². La liste formalise, impose des limites, un début et une fin et procède même d'un « recodage linguistique »³³. Pour Goody, la liste génère un processus d'hyper-généralisation (un mot ou une chose qu'on fixe dans une case recouvre ensuite une réalité générale, englobant les nuances contextuelles), incompatible avec l'attachement

²⁹ Olivier de Sardan (1995, p. 4, § 11).

³⁰ Pour reprendre une formule chère à Jean-Claude Passeron (1991).

³¹ Goody 1979.

³² Ibid., p. 182.

³³ Ibid., p. 193.

singulier entre sujet et objet mais surtout mal adapté à l'infinie variété de natures et de statuts des objets rencontrés par l'anthropologue sur son terrain.

Cas limites, objets hybrides

L'anthropologie est sans doute la discipline ayant le plus souvent rencontré des objets hors-normes, hybrides, rétifs au classement –c'est ce qu'écrit Clifford au sujet des arts africains et océaniques. Du fait de son histoire, celle d'un savoir construit par l'Occident pour mieux connaître les nouveaux mondes et les sociétés lointaines, elle s'est montrée très sensible à l'étrangeté des objets, étrangeté des formes, de fonction, de puissance symbolique, d'effets magiques. Quelques thèmes récemment explorés par les ethnologues et historiens de l'anthropologie nous permettent de saisir ce qui en constitue la spécificité. Ainsi la distinction nature/culture, longuement analysée par Philippe Descola³⁴, génère une pluralité de statuts et de classifications possibles qui compliquent et dynamisent le travail du musée. Les coordonnateurs du dossier récemment publié dans la revue *Gradhiva* le constatent : « de nombreux musées et des activités de collection variées sont toujours restés réfractaires, pour diverses raisons, à la spécialisation et aux principes scientifiques de classification »³⁵. Le modèle du cabinet de curiosité n'a jamais véritablement cessé d'influencer les musées, d'où l'idée de « collections mixtes » qui « donnent à voir des brouillages catégoriels, typologiques ou disciplinaires qui sont aussi ontologiques »³⁶. En explorant et en entreprenant la conquête des autres continents, l'Europe coloniale a été confrontée à différentes façons de voir et de s'appropriier le monde, offrant à l'ethnologie un matériau hétéroclite fait d'objets, d'animaux, de minéraux et de végétaux mêlés à différents degrés à la vie sociale des peuples. Il a fallu domestiquer cette variété évolutive pour tenter de dépasser, sans toujours y parvenir, de la pauvreté inopérante des catégories préétablies. Il en est de même, dans d'autres contextes, de la distinction entre objet et personne, question anthropologique très ancienne et renouvelée par des études récentes. L'exposition « Persona » présentée en 2016 au musée du Quai Branly interrogeait précisément le phénomène de l'anthropomorphisme³⁷, qui est une façon de socialiser les êtres peuplant notre environnement, qu'il s'agisse d'objets, d'animaux, d'esprits. Les travaux de Denis Vidal sur la robotique³⁸ (2012), ceux d'Agnès Giard sur les love dolls au Japon³⁹ nous confrontent à des objets-frontières, conçus et traités comme des quasi-personnes, au point de susciter un certain trouble et de bousculer la notion d'altérité, comme l'écrit Denis Vidal : « La question n'est pas seulement de savoir comment nous pourrions interagir dans le futur avec des robots qui prendraient une place toujours plus grande dans nos existence ; c'est aussi de savoir comment se les représenter, dans leur altérité »⁴⁰. En miroir de cette personnification d'objets, l'objectification de l'humain est en jeu dans le cas des restes humains conservés dans les musées comme objets de collection et réclamés ces dernières années par les peuples s'identifiant aux individus concernés : on pense à la vénus hottentote Saartje Baartman⁴¹, au chef rebelle kanak Ataï, dont le crâne a été restitué à la Nouvelle Calédonie⁴², aux têtes momifiées tatouées maories, les Toi Mokos, restituées par la France et le Canada à la Nouvelle-Zélande⁴³. Chacun de ces exemples confronte les musées, les institutions, les collectifs autochtones et l'anthropologie aux frontières entre chose et personne et à la question de

³⁴ Descola 2005.

³⁵ Bondaz, Dias et Jarrassé (2016, p. 31).

³⁶ Ibid., p. 32.

³⁷ Cf. Dufrêne et al. (2016).

³⁸ Vidal (2012).

³⁹ Giard (2016).

⁴⁰ Vidal (2012, p. 55).

⁴¹ Patin (2013).

⁴² Patin (2016). Le cas du crâne d'Ataï a été longuement traité par Christelle Patin dans sa thèse de l'EHESS, parue en 2019 (Patin, 2019).

⁴³ Gagné (2013).

l'appropriation identitaire. Sans insister sur les enjeux politiques cruciaux dans ces affaires, c'est la question définitoire qui nous intéresse ici : ces restes humains sont à la fois des choses naturelles (biologiquement caractérisées) et des objets culturels (corps ou partie de corps ayant subi un processus de conservation, de naturalisation) inventoriés par les musées. Le retour au pays marque à la fois le retour à une certaine humanité (cérémonies funéraires, identification des restes à un individu) et l'exclusion d'une catégorie muséale comme du patrimoine culturel.

Nous pourrions ajouter à tous ces cas-limites un grand nombre d'exemples répertoriés sur tous les terrains étudiés par les anthropologues. Ainsi les fétiches africains⁴⁴, objets de divination agglomérant crins, tissu, ossements, ferraille, sang coagulé ou coquillages. Chacun croit savoir, empiriquement ou savamment, ce que sont une statuette, un masque, un costume rituels. Mais où classer l'assemblage d'une mâchoire humaine et d'un crâne d'iguane séché, un ensemble de crins de cheval agglutiné en son sommet en une boule noirâtre de sang, de terre et d'excréments coagulés ? Que faire de ces plumes, de ces chaînes métalliques, de ces morceaux de toile grossière, de ces pattes de volaille, de ces coquillages et cailloux sans valeur ? Comment décrire, se demandait Jean Bazin, ces « choses brunâtres et gluantes placées dans un fond de vieille poterie cassée »⁴⁵, aspergées de sang d'animaux sacrifiés au cours d'un rite se déroulant à Jèkè au Mali, en 1969 ? Face à de telles situations, nommer les objets présents dans le rituel est une gageure :

« On avait apporté un sac assez crasseux dont on sortit des sortes de choses oblongues recouvertes d'une croûte toute craquelée de sang séché (des boli ou « fétiches ») –je n'ose pas dire des « trucs » ou des « machins », ce qui pourtant rendrait mieux compte de leur caractère à proprement parler innommable »⁴⁶.

Cette impossibilité de nommer, donc de classer et de mettre en liste, oblige l'ethnologue à la modestie et à la rigueur descriptive plutôt qu'à l'exégèse interprétative. Faute de pouvoir attribuer a priori à ces choses des références statiques le chercheur doit apprendre sur le terrain ce qu'en font les hommes et ce qu'ils en disent.

Des objets pris dans le patchwork du réel

La difficulté de l'anthropologie occidentale à catégoriser de façon stable et rationnelle certains objets vus ou collectés sur ses terrains d'enquête pourrait n'être qu'une caractéristique liée à l'exotisme consubstantiel à la spécialisation de cette discipline. Pour autant, existe-t-il des objets plus dociles au moment de les contraindre dans les cases d'un tableau, d'une grille de lecture, plus disciplinés face à la catégorisation ? Dans le cadre de ce qu'on a appelé parfois « l'anthropologie du proche »⁴⁷, la discipline s'est intéressée aussi aux sociétés occidentales, où elle a été confrontée aux objets les plus ordinaires –si tant est que ce qualificatif puisse être pertinent en sciences sociales. Force est de constater que malgré leur supposée banalité, ces objets-là soulèvent aussi des questions : ils résistent souvent à notre volonté de classification, suscitent des formes d'attachement ou de rejet très variées⁴⁸, peuvent également se voir attribuer le statut de personne⁴⁹ et demeurent parfois, sinon hermétiques, du moins réticents à toute investigation⁵⁰. Le monde n'est pas un puzzle parfait, écrivait Georges Perec :

⁴⁴ Snoep (2009).

⁴⁵ Bazin (2008, p. 493).

⁴⁶ Ibid., p. 36-37. Cette référence, comme la précédente, renvoie au recueil d'article de Jean Bazin paru en 2008. La première citation est issue d'un texte initialement publié en 1986, la seconde d'une conférence prononcée en 2000, publiée en 2002. Les deux sont basés sur la description de la même situation rituelle observée en 1969.

⁴⁷ Abélès et Rogers (1992), Althabe, Fabre et Lenclud (1992), Augé (1994).

⁴⁸ Dassié (2010), Fourcade (2011).

⁴⁹ Heinich (1993), Bazin (2008).

⁵⁰ Boulay (2011), Joulian (2000).

« Tellement tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique ; une loi universelle régirait l'ensemble des phénomènes : deux hémisphères, cinq continents, masculin et féminin, animal et végétal, singulier pluriel, droite gauche, quatre saisons, cinq sens, six voyelles, sept jours, douze mois, vingt-six lettres. Malheureusement ça ne marche pas, ça n'a même jamais commencé à marcher, ça ne marchera jamais. N'empêche que l'on continuera encore longtemps à catégoriser tel ou tel animal selon qu'il a un nombre impair de doigts ou des cornes creuses »⁵¹.

L'anthropologue Tim Ingold avance le même type d'argument :

« Le monde n'est pas assemblé comme un puzzle dont chaque « élément de construction » s'emboîterait parfaitement dans une totalité déjà pré-ordonnée. Si tel était le cas, il ne pourrait abriter aucune forme de vie. La réalité s'apparente plus à une couverture en patchwork créée à partir de chutes de tissu cousues bout-à-bout ; celle-ci est toujours provisoire, car on peut à tout moment lui ajouter ou lui enlever des éléments »⁵².

Nous avons dès lors affaire à des modes d'identification affective et sociale très éloignés de ceux des catalogues ou des listes d'inventaire –qu'il s'agisse d'inventaires après décès ou de ceux des musées. Le travail de l'anthropologie se situe au carrefour de ces deux modes d'identification. Il ne s'agit pas pour l'anthropologue, mais plus largement pour les sciences sociales, de trancher entre les deux points de vue en prétendant que le catalogue serait plus « objectif » que les rapports intimes sujet/objet ou inversement que ces derniers seraient plus « authentiques » que les listes d'inventaire. Ce n'est ni la nature de l'objet, ni son rôle social, ni l'exotisme de sa position qui le rendent étanche à la catégorisation ; c'est la façon dont l'observateur le considère, les questions qu'il lui pose et la perspective de l'enquête elle-même qui rendent complexe ce qui semble simple d'un premier abord.

Enquêtes sur la production sérielle et polysémie de l'objet

Confrontons ces réflexions à l'enquête de terrain. Mes travaux dans la région de Montceau-les-Mines et Le Creusot portent sur la construction des patrimoines à partir du cas de la production céramique industrielle locale. Je me suis intéressé à la façon dont les individus, le musée, les collectivités locales se sont appropriés ces objets, ces sites, ces récits pour en faire du patrimoine. La focale de mes enquêtes a été variable, de l'attachement singulier à l'indifférence collective, de l'esthétisation à l'oubli, du petit commerce et ses pratiques à l'héritage familial⁵³. En m'intéressant à des objets industriels, j'ai été amené à croiser plusieurs registres de classification et de mise en liste : en suivant une chronologie idéale, l'objet-produit s'inscrit sur un registre technique, un catalogue commercial, un bon de commande puis un bon de livraison avant sa commercialisation au cours de laquelle il sera inscrit sur d'autres listes. Puis, après une série d'étapes plus ou moins nombreuses, nous retrouverons l'objet sur des listes d'inventaire de collectionneurs et de musées. Pour le dire vite, dans son monde d'origine comme dans celui de son aboutissement patrimonial, l'objet s'inscrit sur une liste permettant de l'identifier et de le classer par rapport aux objets de la même classe ou du même type.

Ainsi, outre sa présence physique, l'objet parvient jusqu'à nous sous différentes formes graphiques. Ces types d'écritures correspondent à la période industrielle et à une nécessité de mesurer, calibrer, inventorier, normaliser les objets d'usage courant afin d'étendre leur potentielle commercialisation, ce qui exige un répertoire le plus largement partagé. Cette logique peut être ainsi résumée pour le cas de la céramique qui constitue le cœur de mon terrain d'enquête : les produits doivent être adaptés à un

⁵¹ Perec (1985, p. 155).

⁵² Ingold (2011, p. 224).

⁵³ Je renvoie notamment à Bonnot (2002, 2014).

marché et le marché doit pouvoir identifier les produits en fonction de ses exigences (fonction, caractéristiques physiques, propriétés, dimensions...). D'où l'effacement progressif de formes et de nomenclatures vernaculaires, spécifiquement adaptées à des besoins locaux, agricoles par exemple, au profit d'une normalisation et d'une standardisation généralisatrice. Nous identifions sur ce point une logique d'influences réciproques : cette standardisation des objets nécessite une forme d'écriture, la liste-catalogue, dont la mise en forme requiert une rigueur systématique du processus de fabrication des objets (respect strict des contenances, des dimensions, des couleurs...).

Le XIXe siècle européen voit le monde matériel devenir « polymorphe et hypertrophique », « les objets prolifèrent » et il s'agit « d'assimiler cette abondance »⁵⁴ en l'organisant. Le rapport aux choses évolue et la liste-catalogue, en est un signe parmi d'autres. L'anthropologue, s'intéressant prioritairement aux relations sociales contemporaines, saisies à travers des situations vécues auxquelles il participe lui-même, doit-il considérer ces listes comme autre chose qu'une archive, trace d'une activité industrielle révolue mais sans effet véritable sur son objet de recherche ? Les catalogues, pour ce qui est de la céramique industrielle, sont d'abord des objets en eux-mêmes, avec leur matérialité, leur esthétique, leur sémantique, leur iconographie⁵⁵. Ils peuvent devenir objets de collection privée ou publique, recherchés à ce titre avec les mêmes motivations qu'un produit céramique ancien. Le musée les conserve comme archives, sources de connaissance, et comme objet, voire bel objet, exposé le cas échéant sous vitrine. Nous ne développerons pas davantage ce point de vue, qui mériterait une étude spécifique. Ce qui nous retiendra ici concerne le catalogue comme liste, c'est-à-dire comme support d'analogie : elle nous permet de ne pas désigner tout objet rencontré comme un « machin » ou un « truc ». Documents, mots, expressions, objets ne se présentent jamais à nous de manière isolée. La liste-catalogue nous fournit le cadre dans lequel s'inscrivent les objets rencontrés sur le terrain, même si ce cadre n'apporte rien à la connaissance de la trame sociale dans laquelle se jouent les rapports sujets/objets.

La liste-catalogue est donc pour l'enquêteur une base d'identification des objets qui propose une nomenclature : nous n'avons plus affaire à un objet générique (une poterie, une céramique...) mais à une bouteille d'encre, une bouteille de cidre...pour s'en tenir à l'identification fonctionnelle. C'est une forme d'écriture des objets. Mais c'est une source qui a ses limites, car la nomenclature des catalogues ne correspond pas ou pas toujours avec les termes utilisés par ceux qui s'attachent aux choses. Je pourrais multiplier les exemples de décalages entre la dénomination écrite d'objets sur la liste des producteurs et celle qu'on me transmet pendant l'enquête : ainsi « la calotte à confiture forme cache-pot (n°1551) »⁵⁶ devient un « bol pour faire boire le chien » ; Le « chauffe-pieds en grès n°394 » est couramment identifié comme « crapaud » ; le « flacon pour distillateur » s'appelait dans les ateliers la « buire à calvados ». Il faut ajouter qu'il existe dans chaque entreprise des objets produits en marge de la fabrication industrielle ou des commandes en petites séries qui n'entrent pas dans la nomenclature du catalogue. Le catalogue le plus complet d'une entreprise ne recouvre généralement pas la totalité des productions.

L'inventaire muséal reprend en grande partie le modèle de la liste catalogue de l'entreprise. Cette dernière a fixé une catégorisation et une classification à laquelle l'objet peut avoir ensuite échappé au cours de ses pérégrinations : il peut avoir contrarié sa fonction initiale, s'être vu identifié à une ou plusieurs personnes, avoir acquis une valeur bien supérieure à sa valeur commerciale d'origine (cote des objets de collection). Ces épisodes constituent son devenir-autre. Mais il est rare que les musées prennent ces évolutions en compte, du moins dans le cadre de la classification des collections patrimoniales. Il n'y a finalement que peu de solution de continuité entre le catalogue d'usine et le

⁵⁴ Caraion (2012, p. 32-33).

⁵⁵ Cf. par exemple Maillard (1999).

⁵⁶ Catalogue des établissements Langeron de Pont-des-Vernes, Saône-et-Loire, 1922.

registre d'inventaire muséal. Pour résumer, la mise en liste, qu'il s'agisse de liste-catalogue ou de liste inventaire muséal, assigne aux objets une identité étroite et projette sur le monde une systématique à effets sociaux et politiques.

Travailler sur les déchets

Le travail de l'anthropologue sur les objets, consistant à rencontrer des hommes et des choses, ne se cantonne évidemment jamais à un suivi scrupuleux des termes et de l'ordre établis par les listes. Travailler sur les déchets est l'une des voies permettant de se confronter physiquement à l'écart entre catalogue industriel, soit un corpus d'objets connus, et réalité sociale des choses. Ma récente expérience menée sur un dépotoir de céramique industrielle en Saône-et-Loire (Pont-des-Vernes, commune de Pouilloux) m'a amené à réfléchir à cette cristallisation du processus industriel comme phénomène social complexe, ne se limitant pas à la soumission de matières à des procédés techniques. J'ai travaillé sur ce site avec un collectionneur : lui et moi connaissons bien la production de l'entreprise de Pont-des-Vernes, par l'intermédiaire des catalogues, des collections privées et publiques. Les objets parvenus jusqu'à nous avaient passé plusieurs phases de tri, au moment de la production, de la commercialisation, de l'usage quotidien, de la marchandisation de seconde main, etc. : les objets en question correspondaient globalement aux produits de l'usine, ceux qui avaient évité l'élimination en tant que déchets. Notre corpus coïncidait donc grosso modo au catalogue de l'entreprise, liste des produits proposés à la vente, devenue liste des productions d'une entreprise historique qui sert de trame à la liste d'inventaire muséal. En revanche, le dépotoir contenait les rebuts de céramiques et les déchets de l'entreprise : outillage usagé, moules et modèles de plâtre, débris d'accessoires réfractaires pour cuissons, démolitions de fours ou de bâtiments. Concernant les céramiques, il y avait là des ratés de cuisson, avec des défauts de forme ou d'émaillage, des poteries cassés, des essais et éprouvettes. Il y avait là tout ce qui n'était pas parvenu jusqu'à nous après sa sortie de l'usine. Une anthropologie attentive et ouverte à ce qui se passe sur le terrain, y compris à des situations a priori hors de ses limites de compétence, peut rendre compte d'un tel entrelacs complexe. Il y a mélange entre les choses et les personnes, mais aussi mélange entre différents types de choses (objets matériels, minéraux, végétaux...), entre différents types d'objets (objets utilitaires, décoratifs, de collection...), mélange entre sphères publiques et privées, mélanges entre valeurs (commerciales et autres). Ce qui oblige à considérer les objets et les choses bien plus largement que par la seule focale de la liste classificatoire : la constitution de cette classification fait partie de ma réflexion, se nourrissant aussi bien de ce qui a été exclu de la liste que de ce qui la structure⁵⁷.

Le philosophe Axel Honneth a souligné pertinemment cette divergence des identifications et des significations des choses peuplant le monde social : « Nous n'observons les animaux, les plantes ou encore les choses qu'en les identifiant de façon objective, sans nous rendre compte qu'ils possèdent une multiplicité de significations existentielles pour les personnes qui nous entourent et pour nous-mêmes »⁵⁸. La chose singulière, celle que nous voyons et tenons sur le terrain est toujours autre chose que l'objet identifié et consigné sur la liste. En commerçant avec les hommes et les choses, si l'on entend le mot commercer dans son sens le plus large, l'anthropologue s'intéresse aux effets réciproques des objets sur les acteurs sociaux, et sur les sociétés dans leur ensemble. Initialement considérés comme sources d'information et témoignages fiables sur les sociétés, les objets sont désormais perçus par les chercheurs comme de véritables acteurs sociaux et pas seulement des composants d'une toile de fond, des accessoires de décors ou d'utilité de la vie en société. Il s'agit de restituer le plus fidèlement possible l'enchevêtrement des choses et des hommes, des objets et des sujets, ou sur un autre plan de la nature et de la culture. Du fait de la complexité de cette réalité, le

⁵⁷ Bonnot (2016).

⁵⁸ Honneth (2007, p. 88).

catalogue, l'inventaire après-décès, le bon de commande du client ou la facture du fabricant apparaissent comme des mises en liste pauvres pour l'anthropologue⁵⁹. A l'autre bout du parcours, la sécheresse et la rigueur systématique de l'inventaire muséal génèrent un autre genre d'insatisfaction : la liste du collectionneur comme celle du musée relèvent d'une mise en ordre d'un ensemble confus, car ayant déjà subi l'aventure du monde social. Mettre en liste des objets à ce moment-là, c'est nier la singularité des choses et l'épaisseur historique du devenir de l'objet.

Démêler l'imbroglio pour comprendre

Il existe forcément un écart entre une vision à la fois théorique et réaliste d'un monde social enchevêtré d'hommes et de choses, et une écriture cherchant à en rendre compte. On peut tenter de réduire cet écart par différents moyens, différentes recherches, mais il sera difficile de le combler totalement. Que nous soyons anthropologues, historiens ou archéologues, nos enquêtes nous placent toujours face à un enchevêtrement ou un patchwork, ou encore, comme le dit Philippe Boissinot, face à « un imbroglio mêlant la trace de diverses actions humaines et de phénomènes naturels, brouillant quelque peu les limites admises entre les sciences de la nature et celles de la société » (p. 316). Mais ce sont aussi, ajoute l'auteur, les limites entre différents domaines de la vie sociale qui sont brouillées, domaines traditionnellement distribués entre différentes disciplines. Les enquêtes que j'ai pu mener montrent par exemple qu'entre l'espace industriel et la sphère familiale existait une multitude d'interférences. Ces deux mondes ne sont jamais étanches, comme ne sont pas imperméables entre elles les différentes sphères du monde vécu : pourquoi alors y aurait-il une étanchéité entre les disciplines chargées de rendre compte de ce monde ? Comme les anthropologues des terrains exotiques, collectant aux origines de la discipline des objets-témoins pour les musées, mon travail d'anthropologue croise celui des historiens et des archéologues : je consulte des ouvrages et des archives, je mesure et pèse des objets que j'ai extraits du sol ou trouvés dans des greniers et des caves, je rédige des récits narrants des événements passés, je rassemble et constitue des listes. Mais cette confrontation aux réalités matérielles ne m'affranchit pas de l'attention portée au social immatériel, qui demeure le cœur de métier des sciences sociales car comme l'a écrit Paul Veyne, ces disciplines ne peuvent jamais « trouver ce que Wittgenstein appelle le dur du mou dont la saisie est la condition et le début de toute science : partout, au contraire, le vécu y plie sous la main »⁶⁰. Rien de ce qui se passe, rien de ce que rencontre l'enquêteur en sciences sociales n'est réductible à une mise en ordre normative, en tableau ou en liste. Faire le tri dans l'imbroglio du monde réel, c'est prendre le risque de construire des catégories trop étanches et de perdre en substance. Mais d'un point de vue didactique, n'est-ce pas la tâche de toute science ? C'est en tout cas ainsi que Marc Bloch entendait tenter de *comprendre* : « la réalité humaine », « énorme et bigarrée » : « Toutes ces activités diverses, dont l'ensemble compose une société, les retracera-t-on, pêle-mêle, en volant sans cesse de l'une à l'autre, dans l'enchevêtrement même, en somme, où nous les présentent chaque document ou chaque vie individuelle ou collective ? [...] La science ne décompose le réel qu'afin de mieux l'observer, grâce à un jeu de flux croisés dont les rayons constamment se combinent et s'interpénètrent »⁶¹. Comprendre revient à rendre intelligible le désordre des choses et à proposer une voie de clarification, au croisement de l'archéologie, de l'histoire et de l'anthropologie.

Références bibliographiques

ABELES, Marc et ROGERS, Susan Carol (dir.), 1992, « Anthropologie du proche », dossier, *L'Homme*, vol. 32, n°121.

⁵⁹ Mais aussi pour l'historien, si l'on suit Daniel Roche et sa remarquable *Histoire des choses banales* (Roche 1997).

⁶⁰ Veyne (1971, p. 331).

⁶¹ Bloch (1993 [1949], p. 127-128, 131)

ALTHABE, Gérard, FABRE, Daniel et LENCLUD, Gérard (dir.), 1992, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

AUGE, Marc, 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier.

BAYARD Jean-François et WARNIER Jean-Pierre (dir.), *Matière à politique : le pouvoir, les corps et les choses*, Paris, Karthala, 2004.

BAZIN Jean, *Des clous dans la Joconde*, Toulouse, Anacharsis, 2008.

BENKIRANE, Réda et Erica DEUBER-ZIEGLER (dir.) 2007, *Culture et cultures*, Genève, Gollion/infolio éditions, Musée d'ethnographie.

BLOCH, Marc, 1993 [1949], *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin.

BONDADZ, Julien, DIAS, Nélia et JARRASSE, Dominique, 2016, « Collectionner par-delà nature et culture », introduction au dossier « Collections mixtes », *Gradhiva*, n°23, p. 28-49.

BONNOT Thierry, *L'attachement aux choses*, Paris, CNRS éditions, 2014.

BONNOT Thierry, *La vie des objets*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme/Mission du Patrimoine Ethnologique, 2002.

BONNOT, Thierry, 2016, « Archéo-anthropologie des restes de l'industrie. Des situations indistinctes entre déchet et héritage », *Techniques et culture*, « Répare le monde », n°65-66, p. 406-421.

BOULAY, Sébastien 2011. « Ethnographier l'insignifiant ? Itinéraire d'une guirlande singulière entre Nouakchott et Nanterre », in WATEAU, Fabienne, PERLES, Catherine et SOULIER, Philippe (éd.) *Profils d'objets. Approches d'anthropologues et d'archéologues*, Paris, De Boccard, p. 209-219.

CARAION, Marta, 2012, « Objets », *Le Magasin du XIXe siècle*, n°2, p. 31-37.

CLIFFORD James et George MARCUS, (ed), 1986, *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.

CLIFFORD, James, 1996, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, ENSBA.

COLARDELLE, Michel, 2011, « Le rôle des musées dans l'archéologie d'aujourd'hui », dans Philippe Boissinot (dir.), *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Seuil (Le genre humain), p.135-152.

DASSIE, Véronique, 2010, *Objets d'affection, une ethnologie de l'intime*, Paris, édition du CTHS.

DESCOLA, Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

DUFRENE, Thierry, GRIMAUD, Emmanuel, TAYLOR Anne-Christine et VIDAL Denis (dir.), 2016, *Persona, étrangeté humaine*, catalogue de l'exposition Persona, du 26 janvier-13 novembre 2016 au Musée du Quai Branly, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du Quai Branly.

FOURCADE, Marie-Blanche, 2011, *Habiter l'Arménie au Québec. Ethnographie d'un patrimoine en diaspora*, Québec, Presses de l'université du Québec.

GAGNE, Natacha, 2013. « Musées et restes humains : Analyses comparées de cérémonies māori de rapatriement en sols québécois et français », *Le Journal de la société des océanistes*, n°136-137, p. 77-88.

- GIARD, Agnès, 2016, *Un désir d'humain, les love dolls au Japon*, Paris, Les Belles Lettres (collection « Japon »).
- GOODY, Jack, 1979, *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, éditions de Minuit.
- HAINARD, Jacques et KAEHR, Roland, (éd), 1984, *Objets prétextes, objets manipulés*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie.
- HAINARD, Jacques, 1984, « La revanche du conservateur », dans Hainard, J. et Kaehr, R (éd.), *Objets prétextes...op.cit.*, p. 183-191.
- HAUDRICOURT, André-Georges, 1968, « La technologie culturelle. Essai de méthodologie », dans Jean Poirier (dir.), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), p. 731-822.
- HEINICH, Nathalie, 1993, « Les objets-personnes : fétiches, reliques et œuvres d'art », *Sociologie de l'art*, n°6, p. 25-55.
- HONNETH, Axel, 2007, *La réification*, Paris, Gallimard.
- INGOLD, Tim, 2011, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles.
- JAMIN, Jean « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », dans Jacques HAINARD et Roland KAEHR (éd.) *Temps perdu, temps retrouvé*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie, 1985, p. 51-74.
- JAMIN, Jean, 2004, « La règle de la boîte de conserve », introduction au dossier « Espèces d'objets », *L'Homme* n°170, avril juin, p. 7-10.
- JOULIAN, Frédéric, 2000, « Techniques du corps et traditions chimpanzières », *Terrain*, n°34, p. 37-54.
- JULIEN, Marie-Pierre et Céline ROSSELIN (dir.), 2009, *Le sujet contre les objets...tout contre. Ethnographies de la culture matérielle*, Paris, CTHS.
- JULIEN, Marie-Pierre et Céline ROSSELIN, 2005. *La culture matérielle*, Paris, La Découverte.
- L'ESTOILE Benoît de, *Le Goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.
- LEMONNIER, Pierre, 2012, « Des objets pour penser l'indicible. La nécessaire convergence des théories de la culture matérielle », dans Nathan SCHLANGER et al. (dir.), *La préhistoire des autres*, Paris, La Découverte (Recherches), p. 275-289.
- LENCLUD, Gérard, 2013, *L'universalisme ou le pari de la raison. Anthropologie, histoire, psychologie*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil (Hautes études).
- MAILLARD, Anne, 1999, *La céramique architecturale à travers les catalogues de fabricants 1840-1940*, Paris, Septima.
- MAUSS, Marcel, 2012, *Techniques, technologie et civilisation*, édition et présentation de Nathan Schlanger, Paris, PUF (Quadrige).
- MICHEA, Jean 1968, « La technologie culturelle. Essai de systématique », dans Jean Poirier, *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), p. 823-880.

- MILLER, Daniel (dir.), 2005, *Materiality*, Durham and London, Duke University Press, 2005.
- NAEPELS, Michel, 2012, « Un perpétuel principe d'inquiétude », introduction au dossier « Anthropologie début de siècle », *L'Homme*, n°203-204, p. 7-18.
- OLIVIER de SARDAN, Jean-Pierre, 1995, « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], n°1, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 08 novembre 2013. URL : <http://enquete.revues.org/263> ; DOI : 10.4000/enquete.263.
- PASSERON Jean-Claude, 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.
- PATIN Christelle, 2016, « Petite rhétorique narrative des restes humains muséaux », *Techné*, « Archives de l'humanité – Les restes humains patrimonialisés », n°44, p. 14-18.
- PATIN, Christelle, 2013, « Les huit éléments du corps de Saartjie Baartman entre perspectives et interrogations », dans Blanckaert, Claude (dir.), *La Vénus hottentote, entre Barnum et Muséum*, Paris, Éditions du MNHN (collection Archives), p. 386-399.
- PATIN, Christelle, 2019, *Ataï, un chef kanak au musée. Histoires d'un héritage colonial*, Paris, éditions du Muséum National d'Histoire Naturelle, collection Archives, 2019.
- PEREC, Georges, 1985, *Penser/Classer*, Paris, Hachette.
- POIRIER, Jean (dir.), 1968, *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade).
- ROCHE, Daniel, 1997, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation XVIIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard.
- SCHLANGER, Nathan 2012, « Une technologie engagée. Marcel Mauss et l'étude des techniques dans les sciences sociales », introduction à Marcel Mauss, *Techniques, technologie et civilisation*, op. cit., p. 17-134.
- SNOEP, Nanette Jacomijn (dir.), 2009, *Recettes des dieux. Esthétique du fétiche*, catalogue de l'exposition du Musée du Quai Branly, du 3 février au 10 mai 2009, Arles, Musée du Quai Branly/Actes sud.
- THOMAS Nicholas 2016, "We need ethnographic museums today –whatever you think of their history", *Apollo, the international art magazine*, <https://www.apollo-magazine.com/we-need-ethnographic-museums-today-whatever-you-think-of-their-past/>; mis en ligne le 29 mars 2016, consulté le 4 avril 2016.
- THOMAS, Nicholas, 1991, *Entangled Objects: Exchange, Material Culture and Colonialism in the Pacific*. Cambridge, Mass. Harvard University Press.
- TILLEY, Christopher, Webb KEANE, Susanne KUCHLER et al. (eds.), 2006, *Handbook of Material Culture*, London/Los Angeles/New Dehli, Sage Publications.
- VEYNE, Paul, 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil.
- VIDAL, Denis, 2012, « Vers un nouveau pacte anthropomorphique ! Les enjeux anthropologiques de la nouvelle robotique », *Gradhiva*, n°15, p. 54-75.